

Les petits enfants de la mine

Leurs grands-parents rentraient fourbus de leur travail, dans l'espoir d'une vie meilleure pour les enfants. Aujourd'hui, leurs petits-enfants mènent une vie invisible, sans travail et sans liens sociaux, syndicaux ou religieux. Reportage.

Sur les photographies anciennes remontant à la grande époque du charbonnage wallon, la place de Wasmes en fête ressemblait à un tableau de Breughel l'Ancien: enfants, familles, farceurs, musiciens, religieux, bourgeois, miséreux... Chacun dans son rôle, mais tous interconnectés. Mais aujourd'hui, sur la place désertée de vie humaine, seules quelques voitures stationnent comme des insectes métalliques symbolisant la primauté du confort individuel. Tandis qu'un vent frais pousse quelques cartons vides d'une friterie locale sous un ciel uniformément gris, un homme remonte la légère inclinaison de la place, en tirant un caddie rempli de packs de bières. A l'épicerie-bar qui surplombe le lieu, une Italienne venue chercher à Wasmes une existence meilleure, sert quelques boissons chaudes à emporter par dessus le comptoir que l'on vide d'une traite dans la tristesse du lieu. En face, deux cafés survivent, l'un d'eux maladroitement installé sur un angle où le passage brutal des voitures emporte la paix des quelques clients.

La pauvreté comme un échec individuel

A Wasmes et ses environs, il n'y a eu pourtant ni guerre, ni cataclysme climatique, mais la région remplit le visiteur d'un sentiment de chagrin et d'amertume. Deux générations après la fermeture de la dernière mine et le déclin des vieux bassins industriels wallons, sous le coup d'un manque de structures entrepreneuriales, du poids des héritages sociaux et d'un désinvestissement financier du patronat(1), les petits-enfants du charbonnage ont l'échine toujours plus courbée. L'espoir des grands-parents qui ont donné leur vie en dur labeur dans l'espoir d'un autre avenir pour leurs enfants ne s'est pas concrétisé. A la perte du rôle économique qu'ils avaient, syndical et religieux. Il y a quelques années, on se battait encore pour porter la Vierge à l'occasion de la fête de la Pucelette à la Toussaint. Désormais, même en version statue allégée, il n'y a que peu de porteurs pour l'emmener sur les 17 kilomètres de procession annuelle en souvenir de cette petite fille délivrée du dragon de Wasmes par le seigneur Gilles de Chin. Dans les villages du Borinage, les marchés hebdomadaires qui s'étendaient encore sur plusieurs rues il y a dix ans, ne comptent plus que deux ou trois roulettes où ne viennent

que les personnes les moins mobiles. Les uns après les autres les cafés ferment, leurs clients s'approvisionnant au supermarché local pour faire quelques économies. L'horizon collectif s'est éclaté en trajectoires individuelles qui n'ont en commun qu'une désocialisation croissante. "On a construit une sécurité sociale protectrice, explique Christine Mahy, présidente du réseau wallon de la Lutte contre la pauvreté, mais parallèlement s'est développée une méritocratie qui pointe du doigt la responsabilité individuelle dans l'échec."

Cet individu seul et coupable de son échec n'a plus cette compensation essentielle: le sentiment d'appartenance à une classe - ouvrière et en lutte qui avait son bagout, sa franchise débonnaire, sa façon d'être ensemble. Il n'est plus un "prolétaire", seulement "un cas social". Il subit une sorte de racisme toléré: celui de la classe, une classe populaire ringardisée, méprisée, vivant au quotidien la déchéance de l'avoir et plus profondément peut-être, de l'être.

Des statistiques révélatrices

Où que l'on aille fouiller, dans les études ou les rapports sur la région du Hainaut, une même confirmation: les enfants et petits-enfants de la mine caracolent toujours en tête de toutes les statistiques les plus négatives. Selon l'Observatoire de la santé en Hainaut, les inégalités socio-économiques se marquent par une espérance de vie réduite de 6 à 7 ans pour les personnes sans diplôme par rapport à celles qui ont fait des études supérieures. Tabagisme, alimentation déséquilibrée, sédentarité et manque d'activité physique sont plus fréquemment constatés en Hainaut et en particulier dans les groupes les moins favorisés. La surconsommation d'alcool chez les 15 ans et plus (14 verres et plus par semaine chez les femmes, 21 verres et plus chez les hommes), concerne 5% des femmes et 14% des hommes. Et près d'un jeune sur trois présente une surcharge pondérale. Pour toutes ces personnes, le médecin reste la première personne de confiance extérieure à la famille, les curés ayant perdu leur rôle dans la vie des habitants (lire l'interview du P. Cossement). Il n'y a donc rien de surprenant à ce que l'association Médecins du Monde aie décidé de renforcer sa présence dans la région. La cause de cette situation? On a rejeté la faute sur les politiques, notamment le pouvoir socialiste. "Il y a des raisons d'en vouloir aux socialistes qui ont dé-



laissé la classe ouvrière, suggère encore Christine Mahy, mais je pense qu'il faut regarder au delà des partis."

La plupart de nos interlocuteurs déplorent le niveau d'éducation. Selon le dernier rapport de l'OCDE en 2020, le système scolaire en Belgique francophone est l'un des plus inégalitaires en Europe. Le Hainaut affiche le plus haut taux de personnes qui ne sont pas allées au-delà du primaire en Belgique: 14,1% (2). Dans les communes de Quaregnon, Colfontaine ou Boussu, la part de la population ayant un diplôme de l'enseignement supérieur oscille entre 9,2 et 16%! Cette faible éducation ne peut qu'avoir un impact négatif sur l'emploi lorsque ce dernier demande mobilité, adaptabilité, créativité, et qu'il s'est raréfié. Au cœur du Hainaut, la part des demandeurs d'emploi inoccupés chez les moins de 25 ans est en augmentation régulière. "Je ne suis pas optimiste pour la région qui offre peu de possibilités", souligne le docteur Christian Huvelle, petit-fils de mineur et le seul dans sa famille à avoir fait des études universitaires. "Mais il y a aussi une très faible créativité: la plupart des filles cherchent à devenir esthé-

ticienne et les hommes à travailler dans le bâtiment."

Entre mépris et silence

Les choix au quotidien que chacun fait, précipitent souvent l'échec d'une vie: en se rendant dans les supermarchés, les derniers petits commerces se meurent; en s'endettant pour s'offrir des biens de consommation, l'assurance de la maison n'est plus payée... Chaque acte peut alors raviver une "hérité malheureuse" qui commence dès la petite enfance, entre insultes, viols et alcoolisme, comme comme le racontait Georges Bernanos dans *Sous le soleil de Satan*, l'un de ses chefs-d'œuvre.

Mais ceux qui se sentent méprisés, se méprisent et préfèrent se taire. La dépréciation de soi est peut-être la source de tous les maux, fermant les portes et liant les langues. A la sortie du bâtiment qui sert la soupe populaire de La Louvière, Bernadette pourtant se livre, oubliant soudain la gêne et les cris d'Alain, son compagnon, qui lui hurle de se taire: "Mon père était mineur, il est mort de la maladie de la mine. Je

me suis occupée de lui, et aussi de ma mère qui m'injurait toujours. Des mots terribles alors que je venais la soigner", se souvient Bernadette. "Je n'ai jamais travaillé, je me suis occupée de ma fille et de mon ex-mari. Mais il nous battait. Ma fille, elle, ne me regarde plus. Quand j'appelle, elle raccroche. Il y a 4 ans, elle m'a montré ma petite fille, une demi-heure, à la gare, puis elle est repartie, comme si j'allais la contaminer. Parfois, je reste toute la journée sur ma chaise, comme si j'étais déjà morte. Alain me dit: arrête de te plaindre. Et il m'insulte. Est-ce que le jour de ma mort, il y aura encore des insultes?"

Laurence D'HONDT

*Christian Vandermotten, *La production des espaces économiques. La formation des territoires. Tome II, Edition de l'Université de Bruxelles*
**Atlas socio-économiques du Cœur du Hainaut, 3e édition, 2017.

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie Bruxelles

CHRISTOPHE COSSEMENT

"S'il n'y avait pas Dieu, je n'aurais pas le courage..."

Théologien, diplômé de l'Institut catholique de Paris, le père Christophe Cossement est aujourd'hui curé de seize clochers essentiellement situés dans le Borinage. "Une vraie terre de mission", explique-t-il.

Vous avez été nommé en 2018 curé de Colfontaine, plus précisément de seize clochers sur les communes de Colfontaine, Frameries et Quévy. Quel a été votre premier regard?

Il faut évidemment distinguer la commune de Quévy de celles du Borinage. Parlons de ces dernières qui nous intéressent plus particulièrement. Ce qui m'a frappé est évidemment la pauvreté des ressources humaines et ressources financières. Le plus marquant est le manque de paroissiens, lequel engendre évidemment un manque de moyens.

Pourriez-vous estimer le nombre de pratiquants?

Je dirais qu'il n'y a plus que 0,5% de pratiquants à Colfontaine. Sur une commune qui compte 20.000 personnes, cela fait à peine 100 personnes qui vont à l'église par semaine. En sachant qu'il y a quatre églises pour ces 100 personnes, vous comptez entre 25 et 30 personnes qui assistent à la messe le dimanche. C'est peu. C'est certainement un des taux les plus bas du pays.

Comment expliquez-vous cela?

Il y a un anticléricalisme profond dans cette région, malgré la présence de sœurs, notamment des sœurs des filles de Marie de Pesche. L'arrivée des Italiens après la Deuxième Guerre mondiale, aurait pu changer la donne. Mais au lieu de venir avec leurs pratiques religieuses, ils ont eu tendance à s'adapter au comportement des gens de la région. Ils se disent chrétiens mais ne pratiquent plus.

Les grands événements de la vie ne se font plus à l'église?

Si. Je célèbre environ cent funérailles et cent baptêmes par an, soit deux à trois par semaine. Et une quinzaine de mariages par an, soit un peu plus d'un par mois. Mais en dehors de ces événements, peu de personnes vont à l'église et le bourgmestre rechigne à payer encore l'organiste, le nettoyage ou le sacristain. La situation est vraiment dramatique.

Est-ce que vous sentez une hostilité de la part des habitants?

Non, les Borains ont un grand cœur, mais ils sont trop peu nombreux à s'investir. Nous avons relancé les visiteurs de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul afin d'écouter les plus démunis. Depuis le confinement, l'Eglise a repris plusieurs initiatives dont celle-là. L'accueil est bon, mais au début il y avait de la suspicion: les personnes se demandaient si ces visites n'étaient pas un nouveau contrôle de l'Etat sur la façon dont elles gèrent les dépenses ou éduquent les enfants. Progressivement la confiance a été rétablie. Les gens vivent au fond dans une grande pauvreté relationnelle. Mais nous manquons de visiteurs.

Quelles sont les autres initiatives de vos paroisses sur le terrain?

Nous allons lancer un groupe de partage biblique, appelé La Table de la Parole. Cela permet à des gens de milieux très différents de s'y rencontrer. C'est un des rôles de l'Eglise: cette sociabilité ouverte à tous les milieux. On accompagne les festivités de la Pucelette à Wasmes, qui ont lieu au moment de la Pentecôte. On

voudrait implanter Le petit vélo jaune, une initiative nationale qui aide les mères à retrouver du temps et de la confiance. Un jeune homme a relancé les Guides, un mouvement de jeunesse chrétienne. On propose aussi des temps d'adoration qui commencent à être fréquentés. Depuis le confinement, je sens un désir de renouveau chez les paroissiens.

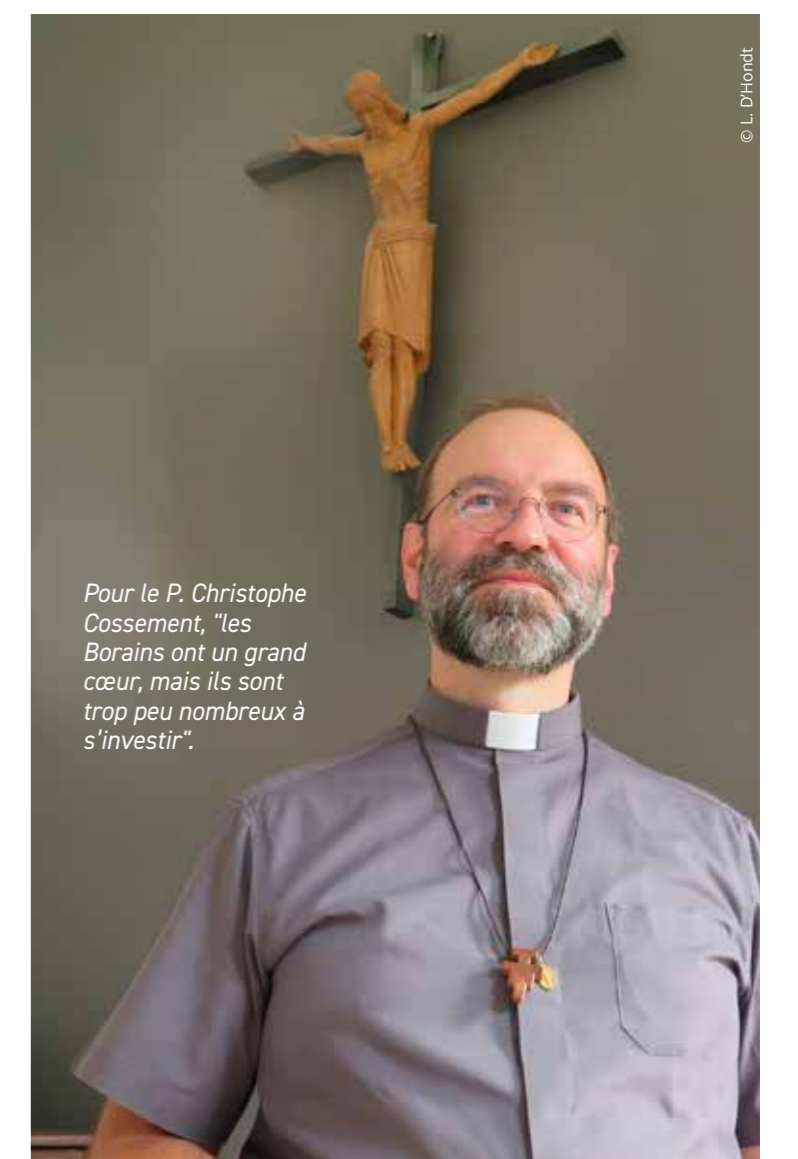
L'Eglise a-t-elle failli dans cette région?

Elle est exténuée. Je suis le seul curé pour seize clochers et en outre aujourd'hui, je dois assurer des cours au séminaire à Namur où il n'y a que vingt séminaristes. Au fond, je n'ai même plus les moyens d'assurer la mission de l'Eglise dans cette région.

Vous ne désespérez pas?

Le Borinage est redevenu une vraie terre de mission. Quand je suis arrivé ici, j'ai fait sentir aux paroissiens combien Dieu les aime aussi, tout en acceptant la pauvreté des moyens disponibles sur le terrain. L'Eglise est devenue si pauvre pour une mission si grande. Nous aimerions qu'une nouvelle communauté religieuse s'installe ici. Mais laquelle? La situation est très difficile. S'il n'y avait pas Dieu, je n'aurais pas le courage...

Propos recueillis par Laurence D'HONDT



Pour le P. Christophe Cossement, "les Borains ont un grand cœur, mais ils sont trop peu nombreux à s'investir".